Jean-Louis Renault :

"Tous les moulins de son cœur..."

Reportage de Pierre LÉGER

A bicyclette...

On ne peut pas parler d'un ami d'enfance avec objectivité. Avec Jean-Louis Renault j'ai partagé, dans les années cinquante, tout ce qu'une enfance morvandelle apportait de nids, de cabanes, d'écrevisses, de bicyclettes et de fredaines. Comme d'autres sont enfants de la rue, nous étions enfants de la haie, des ruisseaux et des bois. Si la vie nous a conduits ensuite à labourer des chemins différents, lui demeuré sur nos sillons d'enfance, moi éloigné dans quelques cités, rien n'altère la courbe des collines de la mémoire.

J'ai d'autant plus plaisir à parler de Jean-Louis que, par sa vie jouée sur un fil, il a su nous donner une belle leçon d'humanité.

Le cœur qui flanche

Jean-Louis Renault est agriculteur dans l'un des plus petits hameaux de la commune de Montsauche, à Mallerin précisément. Il fait de la polyculture, principalement de l'élevage avec sa femme Monique, ses filles Michelle et Delphine et sa mère Hélène. Depuis pas mal d'années, il souffre de problèmes cardiaques.

Fin 1992, son état empire. Il est alors âgé de 43 ans et a deux filles bien jeunes.

Sa ferme pleine de poules, d'oies et de canards.

Début 1993, sa vie ne tient plus qu'à un fil. Il est hospitalisé. Les habitants du hameau et des hameaux voisins se mobilisent pour aider sa famille à assumer les travaux de la ferme.
Le 15 mars 1993, pour attendre la greffe indispensable à sa survie, il est équipé d'un cœur artificiel portable (un Novacor) à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil, dans la banlieue parisienne. C'est une première en France.
Fin mars 1993, Jean-Louis réclame son accordéon diatonique!
Le 13 mai 1993, il est greffé avec succès.
Le 15 juin 1993, TF1 lui consacre un reportage dans

son édition de midi et Jean-Louis joue "La Morvandelle" sur son lit d'hôpital. Des articles lui sont consacrés dans diverses revues.
Le 26 juin 1993, il rentre pour la première fois au village.
Le 25 septembre 1993, Jean-Louis invite tous ses nombreux amis dans sa ferme de Mallerin pour une grande fête. Et ils viennent, ceux de Paris et ceux du Morvan, chirurgiens, infirmières, voisins... et Jean-Louis danse la bourrée au son de l'accordéon!
Depuis, Jean-Louis dévore la deuxième moitié rayonnante de sa danse dans sa ferme pleine de poules, d'oies et de canards...
Quand il sort l'accordéon, c'est toute une volière de vie qui s'envole.

Jean-Louis RENAULT
Dessin original de Jean PERRIN d'après un cliché pris à l'hôpital.

Delphine

C'est une petite fille brune. Vous la voyez dans la boue de la cour de ferme, au milieu des volailles. Elle porte un vieux pull, mais c'est bien vous qui mendiez son sourire. Vous savez qu'elle parle aux bêtes et conduit les veaux égarés par le seul bâton de sa voix. Vous savez aussi qu'elle règne sur le peuple des haies vives. Vous la regardez toute jeune, dans ses bottes de sept lieues, au milieu de la conversation des canards, toute jeune dans un hameau de vieilles choses et de vieilles gens.
Sans doute ignore-t-elle tout de l'origine de l'œuf?
Sans doute l'école use-t-elle déjà un peu son rire?
Pourtant, pour son anniversaire, elle n'a rien demandé d'autre qu'une poule, une vraie poule, une poule pour elle seule, une poule pour parler des pépiements d'or qu'ensemble vous savez bien qu'elles couvent.

L'hôpital en folie...

C'est lors d'une veillée en juillet 1998 que Jean-Louis m'a raconté ses souvenirs d'hôpital. Nous avons passé ce soir-là quelques bons moments de franche rigolade que j'aurais bien du mal à vous restituer fidèlement.

Durant le printemps 1993, avec son cœur artificiel, Jean-Louis retrouve le moral. Il s'amuse comme un Morvandiau en ville. Il remonte le moral des patients et de l'équipe médicale par sa bonne humeur, ses farces et quelques airs d'accordéon...

Le jour du 1er avril, il fait semblant d'avoir un malaise. Il attend d'avoir un nombre suffisant de médecins et d'infirmières autour de lui et il leur lance un joyeux "Poisson d'avril!".

Un autre jour, il quitte sa chambre où il est, en principe, sous bonne garde, pour se rendre une dizaine d'étages en dessous à la cafétéria pour boire un coup. Branle-bas général dans l'hôpital! Où est monsieur Renault? Quand son médecin finit par le retrouver:

«Mais qu'est-ce que vous faites là Monsieur Renault, on vous cherche partout?»

- Jean-Louis se contente de l'inviter... à boire un café.

Lors d'une biopsie (opération assez pénible qui consiste à faire un prélèvement au niveau du cœur en passant par l'artère fémorale), Jean-Louis suit l'opération sur l'écran. Il observe la petite pince qui pénètre lentement et demande au praticien :

«Vous ne pourriez pas m'avoir une petite pince comme celle-là?

– Mais pour quoi faire monsieur Renault?

– Pour prendre les puces à mon chien... »

Jean-Louis a mille et une anecdotes de ce genre, mais la plus belle est sans doute celle du trèfle à quatre feuilles...

C'est un matin. Jean-Louis déambule, flanqué de ses infirmières, sa pile en bandoulière. Il regarde à la fenêtre du onzième étage les voitures grosses comme des boîtes d'allumettes, le parc où, parfois, il a droit à de petites promenades. Soudain, il appelle les infirmières et leur demande si elles voient le trèfle à quatre feuilles dans la pelouse à côté de l'arbre en bas? Incrédules, elles regardent et se moquent de lui.

«Mais vous ne pouvez pas voir un trèfle à quatre feuilles d'ici!

– Moi je vous dis que j'en vois un! »

Trois moulins...

Le lendemain, il sort dans le parc, toujours accompagné de ses infirmières. Arrivé vers l'arbre, il leur dit de chercher le trèfle. Lui aussi se met à chercher, pourtant il ne peut pas se pencher comme il le faudrait. Tout à coup il en voit un. Il met son pied dessus pour le cacher et, mine de rien, fait faire de savants calculs aux infirmières.

«En principe, la fenêtre étant là, à mon avis, le trèfle devrait être par ici... »

Petit à petit il les dirige vers le trèfle... qu'elles finissent par trouver, partagées entre le rire et la stupéfaction.

Les infirmières garderont un tel trèfle qui, indubitablement, ne peut que porter bonheur, et Jean-Louis leur fait jurer de l'apporter le jour de son opération.

Hélas, le jour venu (une nuit en fait), les infirmières en question ne sont pas de service!

Jean-Louis refuse de partir au bloc tant que le trèfle et "ses" infirmières ne sont pas là...

Il faudra donc les joindre à leur domicile pour qu'elles viennent, qu'elles viennent... avec le trèfle!

Et elles sont venues...

A son réveil, après une nuit blanche, elles sont encore là... avec le trèfle!

Et Jean-Louis leur dit simplement : «Je trouve que vous avez mauvaise mine aujourd'hui.»

Quand on vous dit que les Morvandiaux ont un regard de buse et un cœur d'acier!

En rentrant, je suis allé démarrer le tracteur...

Conversation avec Jean-Louis Renault

«Quand ont commencé tes problèmes cardiaques?
– A partir de 86-87. Au début ça allait, car j'avais des médicaments mais, à partir de 93, ça n'allait plus du tout.
– Est-ce que tu as souffert longtemps?
– J'ai vraiment souffert trois mois. Je ne pouvais plus respirer. Je toussais. Plus de forces. Le cœur ne pompait plus assez. Le sang ne repartait pas assez vite du cœur. Alors, je ne sais pas au juste, ça bouillonnait. Je ne dormais plus. J'étouffais.

Devant sa porte multicolore qui pourrit par le bas et s'illumine par le haut.

Avec le professeur Loisange (au centre).

La fête à Mallerin en 1993.

– Quand les médecins t'ont-ils dit qu'il fallait que tu sois greffé?
– Fin 92. J'ai été convoqué pour deux visites et ils me l'ont dit tout de suite.
– Comment te l'ont-ils annoncé?
– Ils n'ont pas fait de détail :

"C'est le Novacor ou le sapin!"

J'ai répondu, que chez nous, c'était pas le sapin mais le chêne. Je n'ai pas dit le "çhâgne[1]"... ils n'auraient pas compris...
– Tu as hésité avant de prendre ta décision?
– Un peu, au début. Je me suis décidé en deux jours.
– La mise en place du Novacor c'est une opération importante?
– Alors là, oui, c'est une grosse opération! Ils t'ouvrent comme un "côéssot[2]", un porc si tu préfères. Ils partent de la gorge, ouvrent le thorax jusqu'au bas du ventre. Ils placent le Novacor dans l'abdomen. Ils percent la pointe du cœur. Il y a un tuyau qui part de la pointe du cœur et va au Novacor. Un autre repart du Novacor vers l'aorte. Dans la chambre, j'étais branché sur un ordinateur et les batteries se rechargeaient.

– Alors, qu'est-ce que tu as ressenti au réveil?
– Ben, j'avais mon petit tic-tac qui me tenait compagnie.

Au bout d'une dizaine de jours j'ai récupéré mon accordéon.

– Et tu as attendu la greffe pendant combien de temps?
– Environ deux mois. Ils auraient pu me greffer plus tôt, mais comme j'étais bien, ils ont attendu d'avoir "le bon modèle". Je pouvais marcher, trotter. Je n'étais pas pressé, alors je laissais mon tour aux autres.
– Et quand ils t'ont annoncé que tu allais être greffé, qu'est-ce que tu as pensé?
– Pas grand-chose. On n'a pas trop le temps de penser dans ces moments-là.
– Et tu n'as pas perdu le moral en attendant?
– Pratiquement pas. Un petit peu quand même. Des moments c'était dur : les piqûres dans les veines et les artères par exemple. A force, c'est pénible. Parfois il fallait piquer cinq à six fois avant d'y arriver. Tu avais le temps de "zideler[3]"!
– Ils t'ont opéré quand?
– Pendant la nuit. L'opération a duré sept heures. Ils ont ouvert à l'emplacement de la cicatrice du Novacor, mais moins long. Juste le thorax. Ils ont enlevé le Novacor, enlevé mon cœur, mis le nouveau et recousu le tout.
– Et tu as repris conscience quand?
– Le lendemain dans la journée.
– Quelle a été ta réaction?
– Au début j'étais un peu inquiet. Il n'y avait plus le tic-tac du Novacor qui me rassurait. Je me suis dit: si ça se trouve, je n'ai plus de cœur. Je n'avais pas tellement mal. Je ne sentais plus rien, c'était le plus triste... Plus de tic-tac. Ça fait drôle. Avec le Novacor, je ne pouvais pas sortir sans qu'on m'entende. Ensuite, je me suis habitué petit à petit. Je me suis rendu compte que mon pouls battait. Je me suis relevé au bout de quatre, cinq jours.

– Tu as pensé que tu avais le cœur de quelqu'un d'autre?

– Faut pas trop réfléchir. Sinon c'est plus le cœur, c'est la tête qui saute.

– Tu es rentré quand à Mallerin?
– Au bout de deux mois. En juillet.
– Tu étais en forme?
– Mais oui. En arrivant, je suis allé démarrer le tracteur avant de rentrer à la maison, pour voir si les batteries étaient bonnes. C'est normal, les miennes étaient rechargées.
– Après, tu as fait une fête à Mallerin?

– Oui, au mois de septembre. Mais avant, ils avaient fait une fête pour moi à l'hôpital de Créteil avec le ministre de la Santé. Il m'a même serré la main.

- Depuis, tu vas comment?
- Comme à 20 ans! Cent dix sur cent! Une deuxième vie. J'ai une vie normale mis à par le diabète, le régime et les visites régulières à Créteil. Tu n'as qu'à voir aujourd'hui, j'ai fait ma journée, et je me suis couché à 4 heures du matin hier!

C'est comme une vieille carrosserie qui tourne avec un moteur neuf.

- Tu es devenu une vedette?
- Ma foi, j'ai eu la presse, la radio, TF1, FR3... Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Les revues, "Match"...
- Qui est-ce qui s'est occupé des bêtes et de la ferme pendant ton hospitalisation?
- Ma mère, ma femme et mes deux filles. Et puis les agriculteurs des villages voisins, les voisins du village. C'était la solidarité. Maintenant c'est moi qui vais les aider quand ils sont malades.
- Il y a d'autres greffés dans la région?
- Oui, un à Cervon et un à Saint-Péreuse. Quand on se rencontre à la foire de Corbigny, on se raconte des histoires de greffés.
- Parle-nous de ta ferme. Qu'est-ce que tu fais?
- Oh, un peu de tout et un peu de rien : les vaches, des ruches, une volière, des canards...

- Que préfères-tu?
- Oh, j'aime tout. Ah si, peut-être que je préfère l'accordéon...
- Après toi, il y a-t-il eu d'autres greffés avec le Novacor?
- Beaucoup, des morts et des vivants, dans le Monde entier.
- Qu'est-ce que tu penses des chirurgiens?
- C'est des gens qui sont motivés pour s'occuper de malades comme ça. Sur le plan humain ce sont des gens qui n'ont pas de prix. Ils font des miracles.
- Et toi, tu ne penses pas leur avoir donné une leçon de vie et de courage?
- Peut-être un peu. Un gars du Morvan, quoi. J'ai remonté le moral des troupes! J'ai joué de l'accordéon même en milieu stérile. Ils avaient nettoyé les boutons un par un. Je faisais danser les infirmières dans le couloir.
- Si tu avais des conseils à donner à un malade, tu dirais quoi?
- Tenir bon et garder le moral.
- Et le Morvan, qu'est-ce que tu penses de son avenir?
- C'est comme moi, il doit manquer de sang et de cœur. Faudrait peut-être lui mettre un Novacor?

Transcription et traduction d'une conversation en morvandiau enregistrée à Mallerin au début de l'été 1998.

(1) chêne - (2) cochon - (3) sauter, courir comme une vache énervée.

Jean-Louis

C'était un temps où les eaux montaient
roulant des torrents de boues noires
(et aussi, souvent, de vieilles barbaries)
exhumant parfois les
ossements des morts
jusqu'aux lisières de la mémoire.

C'était un temps de chiens mouillés
où, pourtant, nombreux s'en allaient
dans l'humidité de l'oubli
au pied des lumières et des enseignes.

C'était un temps où, imperceptiblement,
roulait le canon : si lointain, si proche.

Tu avais, ce jour-là,
posé une arche bleue sur le rebord du pré
pour y faire entrer tes canards,
tes pigeons, tes vaches,
tes lapins, tes abeilles,
tes proches, tes lointains
et ton accordéon...

Et chacun, un instant, eut le cœur
en bandoulière, comme toi, sur la main.
Et, dans les bulles bleues du champagne,
qui saurait dire si
le bateau n'a pas tangué?
Qui pourrait affirmer que l'eau de ton moulin
n'eut pas la limpidité du sang,
dans les veines de la terre?

Plus tard, loin de la fête,
tu es seul sur ton tracteur.

Tu chantes sur micro-sillons et même,
tout au bout du champ,
sur l'horizon, tu vogues.

25 septembre 1993

Extrait de "Eloge à Jean-Louis Renault" par le professeur Jean-Paul Cachera (25 juin 1993).

(...) Cher monsieur Renault, la première fois que j'ai entendu votre nom comme candidat possible à l'implantation d'un cœur artificiel, je me suis inquiété de votre profil psychologique : tiendra-t-il le coup moralement? Est-ce qu'un cultivateur du Morvan est vraiment l'homme qui convient? Aura-t-il les ressources culturelles pour faire face à l'isolement, au bruit de la machine, à l'agressivité de l'environnement?

On m'a répondu : "Ne vous inquiétez pas, il est BASIQUE". Basique? Cela ne me disait pas grand-chose; je connaissais bien le mot anglais "basic" qui veut dire fondamental, premier, essentiel. Mais en français?

Alors j'ai appris, au cours des semaines que vous avez passées parmi nous, j'ai appris ce qu'est le tempérament fondamental, la vertu première, la résistance essentielle que résume bien ce mot franglais de "basique".

Je vous ai vu résister à l'intervention et dès les premiers jours commencer à fabriquer malicieusement des "scoubidous"; quand je vous ai vu vous lever sans hésiter malgré ce volumineux réveille-matin qui cliquetait dans votre abdomen; quand je vous ai vu prendre sous votre bras, comme une musette ou une gibecière, le petit cerveau automatique qui vous tenait en vie; quand je vous ai vu grimper gaiement sur le vélo, puis jouer au ballon, puis monter et descendre les escaliers en rigolant, alors j'ai compris de quel bois vous vous chauffiez, monsieur Renault.

Vous avez étonné tout le monde ici, et pourtant nous avons une grande expérience. Mais là où vraiment vous avez, à mon avis, décollé au niveau "basique" pour atteindre les sommets, c'est lorsque vous avez réclamé votre accordéon : car vos ritournelles, vos bourrées auvergnates et même ces chansons de carabins ont fait plus que soutenir votre propre moral : elles ont soutenu notre moral, elles ont été la plus belle preuve du courage simple, celui qui tranche les montagnes, vole vers les succès (...). ■

Le professeur Jean-Paul Cachera est décédé durant l'été 1993 des suites d'une longue maladie.

MARDI 15 JUIN 1993

LA VIE SCIENTIFIQUE

MÉDECINE

Dans un service de chirurgie de pointe, à Créteil

La survie quotidienne avec un cœur mécanique de relais

En attendant une greffe cardiaque, certains malades reçoivent une assistance artificielle. Un homme a ainsi pu patienter deux mois avec une machine portable, et il va prochainement quitter l'hôpital en bonne forme. Tous ne supportent pas leur situation avec la même sérénité.

Tous les jours, Jean-Louis Renaud joue de l'accordéon pendant une demi-heure. L'information serait banale si ce n'était que les accents de *La Morvandelle*, suivis de polkas et de bourrées, résonnent dans le service de chirurgie cardiaque du professeur Jean-Paul Cachera, à l'hôpital Henri-Mondor de Créteil. M. Renaud est le premier homme à avoir vécu avec un Novacor, un demi-cœur artificiel gauche portable. L'intervention avait eu lieu le 15 mars *(voir nos éditions du 19 mars et du 6 avril 1993)*. Pendant deux mois, il a vécu avec sa machine, avant d'être greffé, et il va bientôt sortir de l'hôpital.

En rentrant dans le rang des assistances circulatoires, le cœur artificiel devient presque une machine comme une autre, en aidant des malades à passer un cap difficile et à attendre une greffe. C'est une première étape avant d'envisager le but ultime du cœur artificiel : une implantation à long terme, avec une bonne qualité de vie.

Pour l'instant, on en est encore au début de l'évaluation. Les ingénieurs travaillent sur le cœur artificiel total ou le seul ventricule gauche depuis une trentaine d'années. C'est seulement maintenant que l'on commence à voir les résultats de ces années de recherches acharnées. En congrès, on parle indications, statistiques, performances, survie des malades. On entre dans une phase nouvelle de la greffe, où le travail d'évaluation sur ordinateur, le resserrement des critères, prennent le pas sur le spectaculaire. La course contre la mort, avec le cœur transporté dans une glacière par les avions de l'armée, est remplacée par une autre forme de lutte contre le temps, pour garder les malades dans la meilleure forme possible pour aborder une greffe avec le maximum de chances. Or les machines ne peuvent pas tout faire, il faut aussi que le malade ait envie de vivre, qu'il ne se laisse pas glisser vers la mort.

Jean-Louis Renaud, quarante-quatre ans, élève des veaux dans sa ferme du Morvan. « *Il y a sept ans, les médecins m'avaient donné vingt jours à vivre*, dit-il avec un large sourire. *Et puis, ici, à Henri-Mondor, ils m'ont donné un traitement extraordinaire. Six mois après, je refaisais ma toilette. Mon médecin, qui passait par là, m'a dit que j'étais fou, que je risquais de tomber. Je lui ai répondu que ce n'était pas grave, il y avait des fleurs en dessous.* »

Ensuite, à nouveau son état de santé s'est dégradé. « *J'avais des bronchites, de l'eau partout, j'était K.-O.* » M. Renaud n'a pas hésité quand le professeur Daniel Loisance lui a proposé d'être le premier homme à vivre avec un Novacor portable. « *Lorsque je me suis réveillé, j'ai entendu le tic-tac de la machine. Je ne ressentais aucune douleur. Au bout de dix jours je merchais, et quatre jours plus tard j'allais dans le couloir.* »

Dépression profonde

Rejoindre les infirmières dans leur bureau pour bavarder, monter et descendre seul les escaliers, partir « à l'aventure » pour acheter un ours à la boutique de l'hôpital et l'offrir à l'une de ses infirmières en cadeau d'anniversaire, pendant que le service en révolution le cherchait partout, se promener dans le parc : tous ces actes simples prenaient une importance essentielle dans la vie de M. Renaud.

La greffe ? « *Pour moi, c'est la même chose. J'aurais continué à vivre avec la machine. Après la greffe, lorsque je me suis réveillé, j'étais inquiet de ne plus entendre le tic-tac. Maintenant je ne sais même plus si j'ai un cœur.* »

En attendant de sortir, M. Renaud continue de tresser des scoubidous, et joue de l'accordéon, pour le plaisir, et parce que « *cela fait travailler les muscles de la poitrine* ». A l'étage en dessous, dans le service de réanimation, Sonia, vingt et un ans, a reçu un nouveau cœur il y a une semaine. Depuis un an, Sonia vivait au ralenti au rythme de son cœur dilaté. Essoufflement, fatigue, puis l'hôpital pour une greffe. La machine lui a permis d'attendre une semaine.

Deux ventricules externes, posés sur le ventre. « *Je ne me souviens pas bien de cette période. J'oubliais tout d'un jour à l'autre, je ne savais plus où j'étais. Mais je me rappelle que c'était douloureux.* » Elle ne se souvient pas de la profonde dépression qui a inquiété ses médecins, de sa mère restée en permanence à son chevet, pour éviter qu'elle n'enlève ses tuyaux.

Sonia a suivi avec curiosité les préparatifs de la greffe : « *Ils sont venus dans la nuit de samedi, vers 2 heures du matin, pour me prévenir. Je n'ai plus pu dormir. Les chirurgiens sont arrivés à 4 heures. Il paraît qu'il y a eu des hésitations pour savoir si on prélevait aussi le foie. Avant l'intervention j'ai eu peur, car j'étais consciente, mais complètement paralysée. Je criais dans ma tête pour les avertir, mais je ne pouvais même pas bouger l'œil, puis je me suis endormie. Ensuite, les médecins m'ont expliqué que c'est le cœur qui provoque cette paralysie. Maintenant ? Ce n'est pas invivable, je dois rester allongée, je m'ennuie. La télévision, les magazines, on s'en lasse vite. J'attends de sortir pour reprendre des cours à un rythme adapté à mon état de santé. Je vais abandonner le philo, je préfère une formation plus courte, plus pratique, qui me sera vite utile pour travailler.* »

Indifférence

Dans la chambre à côté, M. D... somnole. Lui aussi, comme Sonia avant sa greffe, a des ventricules externes. Il ne peut guère quitter son lit. Il n'ose dire qu'il n'a pas beaucoup envie d'être déplacé vers son fauteuil. Pourtant, en moins de quinze jours au lit, en dépit des soins, il a des escarres, il a perdu ses forces. Le dimanche, il n'y a pas de kinésithérapeute. C'est un externe qui lui lance un ballon pour entretenir ses réflexes. M. D... le renvoie doucement, en attendant de pouvoir retourner à sa somnolence. Le professeur Loisance, soucieux, décide de revenir le soir pour lui parler, lui faire faire ses exercices avec le ballon. Surtout agir, pour éviter que M. D..., qui était il y a quinze jours un ingénieur dynamique, ne s'enfonce dans une indifférence mortelle avant qu'un cœur neuf ne lui donne sa chance.

Michèle BIETRY

Jean-Louis Renaud à l'hôpital : une nouvelle vie sur un air d'accordéon. (Photo Magnum.)